

OUIJA MAUDIT

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence. »

A mes deux amours, Jean-Marie et Hayden. Je vous aime tellement fort.

Virginie Warzecka

1— L'antiquaire

L'hiver est enfin là. Les dernières feuilles jaunes tombent pour laisser les branches d'arbres nues, jusqu'à la prochaine saison. Le froid prend place et à mon plus grand désarroi, l'humidité également. Mes rhumatismes sont de retour et je souffre atrocement, je me déplace aussi bien qu'une grand-mère de quatre-vingts ans. La magie de Noël s'installe doucement, mais le charme de cette période n'y est pas. Les magasins sortent leurs plus belles décorations, ce qui me donne envie d'en faire de même, mais je ne trouve pas la motivation. À mon grand désespoir, je passe mon temps à procrastiner. Mon corps est ici, mon esprit, lui, est très loin. Je rêve de neige, de montagnes, de sapins et d'air pur. Je ne supporte plus de vivre dans cette région. Nous sommes à une heure de route de Paris quand il n'y a pas d'embouteillage. Beaucoup adoreraient résider si près de la Ville lumière, mais moi je n'aime pas. Je vis plus exactement à Provins, une petite ville de Seine-et-Marne. Elle est réputée mondialement pour sa cité médiévale, ses remparts, ses monuments magnifiques et son histoire. Ce n'est pas cette ville que je n'aime pas, car son histoire est remplie de mystères et de charmes et je suis

passionnée par sa cité médiévale, mais c'est le contexte tout autour. Sorti de ma ville, tout me semble plat, triste et gris. Les champs à perte de vue ne m'enchantent guère. Je ne suis pas à ma place. Mon seul bonheur, c'est mon mari : William. Tout le monde le surnomme Will. Nous vivons ensemble depuis dix-huit ans. Dix-huit années d'amour, de bonheur, mais également de chagrin et de noirceur. Nous avons traversé tellement d'épreuves, mais nous sommes toujours soudés et inséparables. Un amour inconditionnel nous lie à tout jamais.

Will est carrossier, son travail est monotone, mais il est situé à trois kilomètres de la maison. Son salaire étant raisonnable, nous ne voulons pas tenter de tout lâcher sur un coup de tête, même si nous y pensons très souvent. Comme pour la plupart des gens, la sécurité de l'emploi passait avant le reste. Pourtant, nous rêvons d'un changement de vie radical. Will a un don et pas des moindres, il est capable de soulager la douleur. Il a du magnétisme et chaque fois que j'ai mal quelque part, il appose ses mains et arrive à apaiser mes souffrances. Il est conscient de son don, malheureusement il n'a pas assez confiance en lui pour essayer sur d'autres personnes. Il a certainement peur d'être pris pour un imposteur

parmi tant d'autres dans ce milieu. Je ne lui demande pas de quitter son travail et d'en faire son métier bien sûr, devenir magnétiseur ne se fait pas sur un claquement de doigts. Je pense malgré tout qu'il devrait s'entraîner sur nos proches afin de prendre confiance en lui. Ses mains sont en or et la chaleur qu'elles dégagent en soulageant la douleur relève du miracle.

Moi je suis photographe à mon compte. Même si la photographie est ma passion, il est très difficile d'en tirer des revenus corrects, d'autant plus que je n'ai pas le permis de conduire. J'ai une peur atroce en voiture et malgré une cinquantaine d'heures de conduite, il m'est impossible de contrôler ma phobie. Je me rends malade, je pleure et je tremble à chaque leçon. Ça me rend dangereuse derrière un volant. Le fait de ne pas pouvoir me déplacer me complique donc la tâche pour trouver des clients. J'ai une autre occupation en parallèle. Je réalise des contacts défunts. Je ne le fais pas pour l'argent, je ne demande rien d'ailleurs. Les gens me donnent une pièce seulement s'ils le souhaitent, mais ça doit venir d'eux. Je ne me considère pas comme médium et ce n'est pas mon métier. Je veux seulement apporter mon aide à ceux qui en ont besoin. Je suis passionnée par le paranormal et tout ce qui touche

l'au-delà. Ça me plait vraiment de rendre service aux autres malgré des débuts tumultueux et chaotiques dans ce domaine.

J'achetai ma première planche de ouija, vingt ans plus tôt, juste après le décès de ma sœur Suzie. Elle mourut violemment dans un accident de voiture, la veille de son vingt et unième anniversaire. Ce fut un drame horrible. Si jeune, elle avait toute la vie devant elle, mais un chauffard alcoolisé en décida autrement. Il roula à plus de cent-quatre-vingts kilomètres à l'heure sur une route limitée à soixante-dix. D'après l'enquête, il avait dû s'endormir et se déporter sur la voie opposée. Suzie arriva en face au même moment et se prit le véhicule de l'ivrogne de plein fouet. Quand les pompiers arrivèrent sur les lieux, ma sœur était déjà morte. Le chauffard était encore vivant, mais dans un état critique. Il décéda à l'hôpital quelques heures plus tard. C'était un meurtrier, un monstre, je n'aurais pas supporté qu'il s'en sorte. Il m'avait arraché le cœur en m'enlevant ma sœur. Nous étions si proches, tellement complices et inséparables. Suzie était toute ma vie, ma meilleure amie, mon double. Après son décès, je devins dépressive à la limite suicidaire. Je ne voyais aucun avenir sans elle. L'envie de la rejoindre me tirait. Mes journées étaient mornes et tristes, je

n'avais plus la force de rire ni de sourire. J'étais dans un état second, dans ma bulle ou comme dans un cauchemar dont il était impossible de sortir. Je me sentais seule, incomprise et abandonnée. Étant quelqu'un de taciturne, je n'étais pas du genre à me faire des amis alors je restais dans mon coin, loin de tous.

Un mois après la mort de Suzie, je regardais un reportage sur les histoires les plus étranges. L'émission s'appelait : Mystères. Ça parlait de maisons hantées, de cas de possession, de séances de spiritisme, de poltergeists... C'était vraiment effrayant, mais j'étais intriguée. Il y avait bien une vie après la mort et tous ces gens en avaient fait l'expérience. Je pensais que moi aussi je pouvais faire comme ces personnes et essayer. Je voulais entrer en contact avec ma sœur, cela semblait si simple. Elle me manquait tellement. En ce temps-là, j'avais un magnétoscope, je m'en servais pour enregistrer l'émission afin de la visionner si nécessaire. Nous ne disposions pas encore d'internet à volonté, nous avions le minitel à disposition, mais ça coûtait très cher. Mes parents ne m'autorisaient pas à y toucher sous peine de nous retrouver avec une facture téléphonique exorbitante. Je me documentais dans les livres de la bibliothèque ou en regardant la télévision.

J'allais également à la librairie, mais nous n'avions pas les moyens d'acheter des livres et la vendeuse n'aimait pas tellement que l'on vienne fouiller sans acheter. J'avais quinze ans quand Suzie décéda de son accident de voiture. J'avais très peu d'argent de poche, mais je réussis à me procurer une planche de ouija. À l'époque, je vivais dans un petit village du nom de Jouy le Châtel. Mon lycée quant à lui était situé dans la cité médiévale de Provins. Je prenais l'autobus le matin et le soir. Je sortais souvent me promener entre deux cours, voire même pendant certains cours. J'étais devenue assez indisciplinée. Un jour, en me promenant au centre-ville, je découvris une boutique d'antiquités. J'entrai en espérant trouver mon bonheur et par miracle, il avait justement ce que je recherchais. L'homme vendait la planche de ouija pour la modique somme de neuf cents francs. J'étais loin d'avoir le montant demandé. J'avais seulement deux cent cinquante francs que j'avais économisé de plusieurs anniversaires. Quand je lui montrai ce que je possédais, il me fixa d'un air méprisant, mais contre toute attente, il eut la gentillesse de me la céder. Tout ce qu'il trouva à me dire c'était : « Prenez-en soin, cette planche est faite pour vous. À partir de moment où vous l'achetez, vous êtes liées l'une à l'autre. Ne vous en débarrassez jamais. » L'homme était quelque peu

mystérieux et effrayant, j'acquiesçai sans discuter, le remerciais et partis. En sortant, je me rendis compte que la planche de ouija était encombrante, je ne pouvais pas me promener avec, sans être remarquée. Je ne voulais pas être questionnée ou dévisagée. Je retournai donc à la boutique, afin de demander au vendeur de me l'emballer. J'avais à peine parcouru une dizaine de mètres, pourtant en arrivant devant le magasin, la porte était verrouillée et le rideau tiré. La vitrine était même badigeonnée de blanc de Meudon. La pancarte « FERME » était visible. Je ne comprenais pas comment le vieil homme avait pu fermer boutique si vite, en plein milieu de la journée. Peut-être avait-il un impératif. Je repartis en direction du lycée en cachant ma nouvelle acquisition sous mon manteau. J'avais très froid, mais on ne voyait pas ce que je portais et c'était le plus important. Mon lycée se situait dans la partie haute de la ville et la côte me semblait interminable. Mon professeur de mathématiques passait par là en voiture et s'arrêta pour me demander ce que je transportais. La seule réponse qui me vint à l'esprit à cet instant était : un tableau. Il ne chercha pas à en savoir plus et me proposa de me déposer chez moi. J'acceptai avec plaisir, je ne me sentais pas capable de prendre l'autobus. Mon professeur vivait à Jouy le Châtel également donc ça ne lui faisait pas faire de

détour. Le temps du trajet, nous discussions un peu de tout et de rien, mais j'étais tout de même préoccupée par cet antiquaire. J'espérais qu'il n'avait pas de soucis. Je demandai à mon professeur s'il connaissait cette boutique. Il me répondit qu'il l'avait connu à une époque et que ça faisait bien longtemps qu'elle était fermée. J'étais stupéfaite d'entendre cela. Je lui expliquais donc que j'étais entrée dans ce magasin à peine une heure plus tôt pour flâner un peu. Il insista et me dit que je devais faire erreur. Il avait bien connu le propriétaire, décédé dix ans plus tôt, brûlé vif dans un incendie. Le magasin n'avait jamais trouvé de repreneurs. « Les antiquités ne rapportent plus rien ! ajouta-t-il. » Je n'insistai pas, je ne voulais pas le contrarier ni lui faire de la peine. J'étais pourtant sûre de moi, j'avais bien acheté ma planche de ouija là-bas. Je pensais y retourner le lendemain. Je devais en avoir le cœur net. Monsieur Royer me déposa juste devant mon domicile et par chance mes parents n'étaient pas là. Je pus rentrer avec ma planche de ouija sans me faire voir. Je me dépêchai de la cacher dans ma chambre. J'étais tellement heureuse et fière de mon acquisition. Je n'avais plus qu'à essayer. J'étais sûre et certaine de réussir à parler avec Suzie. Elle était forcément près de nous. Je laissais la planche en sûreté le temps de me documenter.

Je ne voulais pas faire n'importe quoi, j'avais tellement envie que ça fonctionne.

Le lendemain, à la sortie des cours, je retournai au centre-ville afin de me rendre chez l'antiquaire. La boutique était toujours fermée. Je m'approchai pour tenter de regarder à travers la vitrine, mais je ne voyais rien. Tout avait l'air vide et sombre à l'intérieur. Je frappai à la porte, mais pas de réponse. Le vieil homme était absent. J'étais désorientée. Comment était-ce possible ? C'était un mystère ! Je vis une boîte aux lettres sur le côté de la porte d'entrée. Elle débordait de prospectus, d'enveloppes jaunies par le temps et de toiles d'araignées. Je n'avais vraiment pas vu tout cela la veille. J'avais l'impression de devenir folle. Comment avais-je pu rater tous ses détails ? Ce magasin, en le regardant bien, avait l'air abandonné depuis de très longues années. Je repartis, déçue, en direction de l'arrêt de l'autobus afin de rentrer chez moi. Songeuse et troublée, je traversai la route sans regarder et un véhicule arriva au même moment. Il réussit à m'éviter en freinant et en donnant un grand coup de volant, malheureusement le conducteur termina sa course dans le mur d'une maison. Je restai figée, je n'avais aucune réaction. J'étais dans le brouillard complet. J'entendis des hurlements, mais il me semblait très

lointain. Puis, ce fut le trou noir. Je me réveillai dans un lit d'hôpital. J'étais branchée à une perfusion, je ne savais même pas ce que l'on m'injectait. Quand j'ouvris les yeux, j'étais seule dans la chambre. J'essayai de me lever, mais ma tête tournait, mes jambes tremblaient, j'étais faible. La seule chose que je pus faire était d'appeler à l'aide. Une infirmière entra dans la chambre et me demanda comment je me sentais. Je lui expliquai que tout était flou et que je ne me souvenais pas de grand-chose. Je me rappelais juste que le chauffeur avait foncé dans le mur d'une maison pour éviter de me renverser. Je demandai des nouvelles de l'homme à l'infirmière, mais elle ne put me répondre. Au fond de moi, j'avais la terrible sensation qu'il était décédé. Des larmes se mirent à couler le long de mes joues. Je le savais. C'était ma faute. J'avais détruit la vie d'une personne. En fait, de plusieurs personnes, car il avait sûrement une famille. C'était terrible. Je me sentis mal, je n'eus pas le temps d'alerter la soignante que je perdis connaissance de nouveau. Cette fois, ce n'était pas le trou noir. Je voyais Suzie. Elle était là, tout près, et elle me parlait. Son visage était méconnaissable, un de ses yeux était enfoncé dans son orbite. Son crâne était déformé et elle était sale, très sale. Ses vêtements étaient déchirés et tachés de sang. Elle n'avait qu'une

chaussure au pied. Elle me faisait très peur, mais c'était ma Suzie bien que j'eus l'affreuse impression qu'elle sortait de son cercueil. Elle répétait sans cesse la même phrase : « Ne joue pas avec le feu. » Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire. Je tentai de la questionner, mais elle ne répondait pas. Elle me fixait tout en répétant la même chose en boucle. Le souvenir que j'avais de ma sœur était détruit à tout jamais par cette vision abominable. Une vague de brouillard épais apparut subitement et Suzie disparut. J'entendis une dernière fois sa voix : « Sa vengeance sera terrible dit-elle ». Je me réveillais doucement, c'était un cauchemar. J'entendis le médecin et les infirmières discuter, mais j'étais incapable d'ouvrir les yeux. J'étais à moitié endormie. Mon cerveau était réveillé, mais mon corps ne réagissait pas. C'était très étrange comme sensation. Il y avait tout ce brouhaha assourdissant et cette lumière aveuglante que je percevais même les yeux fermés. Après quelques minutes d'efforts très intenses, je pus ouvrir lentement les yeux. Un docteur et un infirmier étaient penchés au-dessus de moi et me fixaient étrangement. Le docteur m'expliqua que je m'étais évanouie et que j'avais mis quelques heures avant de me réveiller. D'après lui, j'étais sous le choc de l'accident. Je n'avais pas de blessures corporelles, mais je n'étais pas en état

de rentrer chez moi pour autant. Il préférait me garder pour la nuit afin de surveiller mes malaises. Je lui demandai également ce qu'il en était pour le conducteur, mais il ne put me répondre. J'avais un mal de tête atroce et j'étais épuisée. Je luttais pour ne pas me rendormir. Le docteur m'expliqua qu'il m'avait mise sous calmant par perfusion. Je lui racontai le rêve que j'avais fait à propos de Suzie. D'après lui, c'était un choc post-traumatique, l'accident de voiture avait fait ressurgir des souvenirs douloureux. Il ajouta que je pourrais, éventuellement, faire des cauchemars pendant plusieurs mois et que des troubles cognitifs et émotionnels pourraient apparaître. Il m'ordonna de me reposer et de ne pas me lever de la nuit hormis pour aller au petit coin. Je passai une nuit paisible, le médicament fut radical. Je me réveillai, le lendemain matin, moins fatiguée, mais avec un mal de tête atroce. Une infirmière m'apporta ce qui était censé être un petit déjeuner. Un café très pâle et sans goût accompagné d'un bout de pain dur et une barquette de gelée de groseille. Ce n'était vraiment pas appétissant. Je bus ce qui s'apparentait à de l'eau chaude plus qu'à du café et je laissai le reste. Le médecin passa deux heures plus tard. Je devais attendre sa visite et son accord pour sortir. Il m'examina, me questionna et prit la décision de me laisser rentrer chez moi sous

certaines conditions. Je devais prendre les médicaments qu'il m'avait prescrits et je devais consulter un psychiatre. Il avait déjà pris les devants en m'obtenant un rendez-vous dans les jours qui suivaient. Il m'annonça que l'homme dans le véhicule était décédé et que je ne devais pas me sentir responsable. Tout ceci était un accident et ça aurait pu arriver à n'importe qui. Il sortit de la chambre et échangea quelques mots avec ma mère qui attendait dans le couloir. Je n'entendais pas, mais il devait certainement lui donner les consignes à suivre. Je me sentais faible, mais je ne voulais pas le montrer. J'avais tellement peur qu'il change d'avis et qu'il me garde. J'avais qu'une envie, c'était de rentrer chez moi. Je ne supportais vraiment pas les hôpitaux, toutes ces blouses blanches et cette odeur d'eau de Javel. C'était une atmosphère très anxiogène. Ma vision des choses était plutôt glauque, mais à mes yeux les hôpitaux étaient liés à la mort. Je pensais que ces établissements étaient des usines à cadavres et qu'une fois rentrer là-dedans, on ressortait entre quatre planches. C'était étrange, à mon âge, d'avoir ce genre d'idées. Quelques instants plus tard, ma mère entra dans la chambre et m'annonça que nous pouvions enfin partir. En arrivant à la maison, la première chose que je fis fut de courir dans ma chambre et de regarder sous

mon lit afin de voir si ma planche de ouija était toujours là. Elle n'avait pas bougé de sa place, fort heureusement. Je n'avais pas la force de m'en servir à cet instant. Mes yeux se fermaient tout seuls. J'étais encore sous l'effet de la perfusion et je m'endormis très rapidement. Je fis le même genre de cauchemar qu'à l'hôpital. Suzie était là défigurée et très sale. Elle me répétait la même chose : « Ne joue pas avec le feu. La planche est dangereuse. » Cette fois, en me réveillant, j'avais compris le message de ma sœur. Elle ne voulait pas que j'utilise la planche de ouija. Je décidai donc de l'écouter et de ne pas m'en servir. Je gardais ma planche très précieusement malgré tout. Elle me suivit toutes ces années. Quand mon mari et moi nous installâmes ensemble, je la pris avec toutes mes affaires. Le temps défilait tellement vite, mais Suzie occupait toujours autant mes pensées. Elle me manquait plus que tout. Son absence laissait en moi une infinie tristesse.

